

reaux? pourquoi ces juges? pourquoi cette jeune fille? pourquoi tant de douleur chez les femmes? pourquoi cette expression de haine et de mépris chez les hommes?

III.

Amonda, jeune guerrier des Ouled-Abdénor, était le fiancé de Djalabia; la même tribu les avait vus naître, la même tente allait les couvrir. Déjà la jeune fille avait tissé le burnous dont il devait se parer aux jours de fête et de combat, déjà les troupeaux étaient comptés, lorsque le kalife Mahomed arrive dans la tribu pour lever l'impôt annuel. Sa barbe était claire, son regard farouche, sa parole menaçante. Il vit Djalabia, elle lui parut digne d'entrer dans son harem. Les prières d'Amonda, les larmes de la jeune fille furent perdues. Comment opposer un refus à la volonté d'un chef qui pouvait jeter la désolation et la mort dans la province? Il conduisit sa nouvelle femme à Constantine, où elle devint sa favorite. Hélas! oui, mes amis, Djalabia devint la favorite; elle qui avait rêvé les plus douces voluptés, elle qui avait rêvé la tendresse du plus brave et du plus beau cavalier, fut chargée de rappeler la vie dans un cadavre, elle fut condamnée à frémir sous les caresses impuissantes d'un vieillard. Douze fois la lune s'était cachée, et douze fois elle avait reparu, depuis que la jeune femme était renfermée dans le palais de marbre du kalife. Un soir étendue sur de riches tapis, elle respirait dans une galerie; son regard humide suivait la marche rapide des nuages, lorsqu'une ombre se projeta sur la muraille. Elle était seule, elle ne trembla pas. Bientôt l'ombre se rapproche, elle prend une forme, et Djalabia se trouve dans les bras de son bien-aimé. Combien grande fut leur joie! Qui pourra comprendre leur bonheur? Qui n'eût joui de leur ivresse? Elle fut courte. Les esclaves qui veillaient avaient suivi le jeune Arabe descendant du toit dans la galerie; ils courent venger l'honneur de leur maître absent. Amonda se prépare à une noble résistance; sa maîtresse se jette à ses genoux et prie. Il s'élançait et disparaît. Mahomed pouvait donner la mort, mais cette vengeance était trop prompte; il préféra celle que lui donnait la loi. Je vous épargnerai le récit des humiliations et des injures auxquelles fut soumise l'infortunée; il vous ferait frémir, vous qui élevez vos femmes jusqu'à vous.

Djalabia fut jugée et condamnée. C'est pour assister au supplice de la coupable épouse que la foule s'est réunie. Les femmes y sont conduites pour trembler; les hommes y assistent pour sourire au châtement de l'adultère. Insensés, qui prétendent effrayer par la mort des esclaves qui chaque jour appellent cette mort! Quelle fille de Constantine n'eût en maudissant son maître, payé de sa tête le bonheur de Djalabia? Telles sont nos croyances; nous ne voulons pas que la femme ait une âme. Le supplice va commencer. Les mains de la coupable sont déliées; on la conduit sur le bord de l'abîme, elle peut en mesurer la profondeur. Une dernière fois son œil noir se promène avec espoir sur les groupes; elle cherche, mais vainement. Soudain mille cris frappent le rocher; elle a disparu.... Tous les regards l'accompagnent dans sa chute, et le silence règne de nouveau pour écouter le crieur qui trop tard raconte le crime de la condamnée. Cette formalité devait précéder le supplice dont Djalabia avait abrégé la durée. Cependant la tempête a redoublé de violence; le sifflement des vents est plus aigu. Les spectateurs de cette scène vont s'éloigner, lorsqu'une détonation sourde se fait entendre. Au pied du rocher fatal, le Rummel forme un vaste bassin dans lequel ses vagues épuisées voient s'éteindre leur fureur; là, le torrent redevient paisible ruisseau. Djalabia devait se briser sur